



OMAR MERZOUG

AVICENNE

ou l'islam des Lumières

biographie



Flammarion

Peut-on être croyant et exercer son esprit critique sur le livre sacré de l'islam? L'homme et le penseur auquel cette biographie est consacrée est l'une des plus belles intelligences que le monde musulman a produite. Né en 980 à Afshana (aujourd'hui en Ouzbékistan), Avicenne, de son vrai nom Ibn Sînâ, ne fut pas seulement le médecin dont l'enseignement a traversé les siècles, mais un philosophe engagé, curieux de tous les savoirs, en particulier des grands penseurs grecs. Son œuvre ne fut pas un vain mot. Pour lui, la philosophie islamique, à laquelle il donna une armature théorique, était un enjeu historique: trois siècles après la mort du Prophète, il s'agissait d'enraciner la raison et la logique en islam, de donner les moyens au croyant de résister au rigorisme des théologiens et autres docteurs de la loi.

Croyant et adepte des principes de la raison au Moyen Âge: Avicenne aura indigné musulmans et chrétiens

Cette histoire raconte ainsi l'impérieux combat qu'Avicenne mena pour réformer l'islam au tournant du XI^e siècle. Sans faire école, il a eu de nombreux disciples, mais son athéisme supposé, plus sûrement révolutionnaire que la pensée païenne selon ses détracteurs, aura durablement discrédité cette belle odyssée intellectuelle.

OMAR MERZOUG est docteur en philosophie, spécialiste de la pensée au Moyen Âge. Il a publié récemment *Existe-t-il une philosophie islamique?* (*Cahiers de l'Islam*, 2018). Pendant sept ans, il a enseigné la philosophie et la civilisation islamiques à l'Institut Al-Ghazâlî de la Grande Mosquée de Paris.



Avicenne

Omar Merzoug

Avicenne
ou l'islam des Lumières

Flammarion

© Flammarion, 2021
ISBN : 9782081483484

*Le monde connut-il jamais
homme plus extraordinaire ?
Il brûla sa vie d'une façon passionnée.
Il fut un génie universel, embrassant toutes
les connaissances humaines. Il excella aussi bien
en science qu'en philosophie, en littérature,
en art oratoire et en politique. Si l'on songe
qu'il fut toute son existence un errant,
on ne s'explique guère qu'il ait pu écrire plus
de cent ouvrages en langue arabe
sur les sujets les plus divers.*

Louis Pasteur Vallery-Radot (1886-1970)
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

Si l'Islam n'a pas aujourd'hui bonne presse, nul n'ignore que son passé fut brillant et que les sociétés musulmanes ont produit des esprits profonds, des penseurs hardis, des génies dont l'influence fut prépondérante à certaines époques. Nul ne conteste non plus la contribution considérable des musulmans à la culture universelle, des mathématiques à la philosophie en passant par l'astronomie, l'optique, l'histoire, la géographie, la théologie, le droit et la littérature.

L'homme et le penseur auquel cette biographie est consacrée est l'une des têtes les mieux faites et l'une des plus belles intelligences de l'Orient. Cela suffirait d'emblée à le rendre attrayant. Fondant de surcroît la philosophie islamique, il en fut le promoteur et lui donna l'armature théorique qui assura son renom. L'enjeu était d'importance, puisqu'il s'agissait d'enraciner la raison et la logique en Islam. Comme nombre de grands créateurs, il connut la gloire, mais aussi l'adversité et la persécution.

Mener une carrière de philosophe, rien de plus singulier en Islam. Certes, la civilisation islamique n'est pas, par nature, réfractaire au rationalisme, mais le corps des docteurs de la loi et des jurisconsultes, lui, l'était, qui voulait exclure la philosophie du champ du savoir.

Un penseur de premier ordre, capable par sa seule science de rompre avec le conformisme des théologiens et avec l'imitation aveugle et les traditions instituées et de tracer une voie originale. Voilà les ressorts qui m'ont conduit à m'intéresser à l'illustre Ibn Sînâ, que l'Occident connaît sous le nom d'Avicenne.

PRÉFACE

D'Avicenne, on ne connaît plus guère que le nom. En dépit d'une gloire qui fut universelle, nul ne lit plus cet illustre génie à la notable exception de quelques médiévistes mordus. De ses écrits fameux, on ne distingue plus que les titres. Cette relégation serait-elle la rançon d'une renommée qui traversa les continents ?

Philosophe, métaphysicien, médecin, psychologue, mystique, poète et homme d'État, tant de dignités d'emblée impressionnent. L'aspect de ses travaux jette le lecteur dans l'effroi, qu'il s'agisse des courtes épîtres ou des chapitres de l'immense encyclopédie du *Shifâ'*. Une endurance à toute épreuve est requise pour dominer les concepts qui commandent toutes les avenues de la philosophie avicennienne. Pourtant, qui consent à cet effort voit s'ouvrir devant lui l'univers avicennien sous ses perspectives les plus secrètes. Ce bâtisseur de palais d'idées a disposé, hiérarchisé, harmonisé les éléments d'un péripatétisme¹ marqué de néoplatonisme. Ce faisant, il a mis en système Aristote et Plotin². Ce ne fut point une tâche aisée, qu'on ne s'y méprenne pas. Leibniz s'étonnait qu'il n'y eût pas de démonstrations chez Aristote et Platon ; il y en a chez

Avicenne. Si l'intelligence de cet homme tient du prodige, sa culture stupéfie davantage. Son encyclopédie du *Shifâ'* contient pas moins de dix épais volumes abordant tous les sujets consacrés par la tradition philosophique, logique, physique, mathématique et métaphysique.

Mais quels sont les ressorts de ce vorace appétit de connaître, les motifs de cette volonté jamais prise en défaut de s'assimiler des savoirs dont l'origine était suspecte aux docteurs de la loi ? C'est qu'Avicenne est le fils de son temps. Rien n'était alors étranger à la philosophie ; cette science universelle se prononçait sur toutes choses avec l'intrépidité qui la caractérisait. Avicenne n'eût-il laissé à la postérité que l'encyclopédie du *Shifâ'* et le *Canon de la médecine* qu'ils auraient suffi à justifier la vénération qui entoura son nom des générations durant. Comment ne pas être, en effet, impressionné par la polymathie qui s'y déploie ? Peut-on ne pas admirer dans le *Canon de la médecine* la puissance synthétique de l'exposé, la clarté pédagogique d'un traité qui devait rendre d'éminents services à ceux qui s'occupent de soulager les maux de leurs semblables ? Les descriptions des affections qui affligent l'humanité, leur étiologie, les remèdes prescrits ont rendu célèbre le nom d'Avicenne. Même son adversaire le plus éminent, Averroès, médecin de son état, s'il se montra réservé sur le génie du philosophe, reconnut la supériorité du thérapeute. Comment enfin ne pas repérer sa géniale anticipation de l'argument ontologique dont l'Occident réserve la paternité au seul saint Anselme ? En revanche, ce qu'on ne conteste pas à Avicenne, c'est la substitution du principe de « causalité naturelle » aux pseudo-causes de la superstition dans la description des phénomènes.

PRÉFACE

Au x^e siècle, Avicenne fut jeté sur la scène d'un continent où l'histoire suspendait son souffle entre une décadence aux signes chaque jour plus patents et une régénération dont on n'osait pas désespérer. Mais déjà la tourmente planait sur le crépuscule de l'Orient, sombre présage des calamités dont le monde musulman cuve l'indigeste adversité. Dans ce siècle qui fut le sien, à la fois sublime et affreux, arène où la raison et le fanatisme rompirent des lances, Avicenne fut à la hauteur de sa réputation. Au moment où il naît, l'empire abbasside, autrefois si puissant, n'est plus que l'ombre de lui-même. Des ambitieux, gagnés par la frénésie du pouvoir, aiguillonnés par des prédicateurs enthousiastes, s'y étaient taillé des principautés. Le monde musulman alors se brisa en trois califats, les Abbassides à Bagdad, les Fatimides au Caire et les Omeyyades à Cordoue. La carrière d'Avicenne eût, à l'évidence, été autre si cet émiettement n'avait pas eu lieu. Notre penseur s'était certainement fait une opinion sur les convulsions qui agitaient le corps de l'Islam³ et minaient ses forces vives. L'auteur du *Shifâ'* eut trop à souffrir de l'absurdité, du non-sens de ces crises mortifères pour ne pas en arriver, par contraste, à louer les vertus de l'ordre rationnel.

Presque toute l'œuvre d'Avicenne exalte la raison dans son affrontement à la fureur des intolérances. Sa vie durant, dans cette Perse que jamais il ne quittera, Avicenne voudra pénétrer l'âme de toutes les sciences. Une curiosité insatiable l'éperonne, le poussant vers tous les arts et les savoirs disponibles au moment où la philosophie d'expression arabe déploie, sur fond d'un islam interprété, la double ramure d'un péripatétisme conséquent et d'un néoplatonisme inspiré. Aussi sa carrière, jetée au pari de

l'errance, est-elle faite pour exciter en nous les sentiments mêlés de l'étonnement et de l'admiration.

C'est à Bûkhâra (aujourd'hui en Ouzbékistan), métropole des tous les savoirs, qu'Avicenne, exerçant sa prodigieuse intelligence sur les textes des auteurs grecs, fit provision des idées qui, plus tard, écloront, dans ses traités, en concatenations de démonstrations solidement charpentées. Quelles que fussent les alarmes de l'existence et ses vicissitudes, il se fit un devoir de les penser en transfigurant, dans la langue de la philosophie et du mythe, la déhis-⁴cence de l'être, sa fissure en possible et en nécessaire au moyen de concepts, mais aussi d'allégories et d'apologues, comme il ressort avec évidence dans ses écrits poétiques et mystiques. Rien ne le détournera de l'écriture et de la pensée. Ni les pérégrinations continues ni la persécution et pas davantage les mille et une entraves qu'opposent les tracasseries de la vie à la création ; rien ne viendra à bout de son inextinguible volonté de se hisser au faite de la sagesse, Avicenne se donnera entièrement à la philosophie conçue comme le système total du savoir, hors duquel il n'est point de salut. Il élargira la notion grecque de philosophie jusqu'à y attacher la théosophie, formant ainsi le projet de conjoindre l'Ange de la connaissance et l'Ange de la révélation. C'était, à la manière orientale, déférer au vœu d'Aristote de « s'immortaliser autant que faire se peut ». La philosophie, parvenue au terme de ses déductions, passe le témoin à la théosophie et pénètre, par la prière et l'extase, au cœur du sanctuaire où l'ultime certitude est communiquée au « chercheur de Vérité ». On voit alors la pensée d'Avicenne se colorer de récits dont la symbolique semble émaner d'un foyer inaccessible. Ainsi, la pensée du philosophe se découvre comme une odyssée du salut

toute tendue vers la réalisation spirituelle. Formulée dans les termes de la philosophie grecque, elle prit son essor dans un cadre pénétré de culture musulmane.

L'exemple d'Avicenne montre avec assez de clarté que l'assomption du legs grec peut donner lieu, non à un choc mortifère, mais à une rencontre féconde de la raison hellénique et du génie sémitique. Avicenne, c'est un musulman de Transoxiane⁵ qui a tenté de fondre les croyances de l'islam dans le bronze du syllogisme grec. Sur cette voie, al-Fârâbî s'était certes posté en éclaircur. Mais le véritable apôtre du rationalisme en Islam fut Avicenne. Que, sur ce plan, la réussite n'emporte pas toujours la conviction, c'est une autre question qui ne saurait jeter le voile sur la pureté du dessein. Al-Ghazâlî ne s'y trompera pas, qui décoche à l'auteur du *Shifâ'* ses traits les plus venimeux.

C'est une entreprise toujours malaisée de rechercher les origines d'un système philosophique, d'en étudier la genèse, d'en repérer les temps forts, d'en suivre le déploiement et d'en admirer l'éclosion. L'embarras est en vérité extrême s'agissant d'Avicenne, dont les talents exceptionnels stupéfièrent ses contemporains avant d'éblouir la Chrétienté. De la philosophie médiévale, Avicenne a abordé presque tous les thèmes. La pénétration du *Shifâ'* en Occident se produisit à un moment où l'on ne connaissait d'Aristote que de rares traités logiques. Le penseur persan proposait un système d'explication de la réalité qui parut alors grandiose. Une métaphysique, une psychologie et une cosmologie d'inspiration grecque ; une anthropologie, une théorie de la connaissance et même une angéologie qui fit furieusement débat. Et l'on vit resurgir en Chrétienté les mêmes enthousiasmes que l'avicennisme avait suscités

en Orient, mais aussi des rejets, assez curieusement, similaires.

Avicenne était l'esprit le plus talentueux de son siècle. Il alla chez ses aînés al-Kindî, et surtout al-Fârâbî, recueillir les trésors de la sagesse grecque et des savoirs exotiques, riche semence dont les passeurs nestoriens et jacobites avaient fécondé un sol arabe barbare. Également épris de logique et de mystique, de physique et de métaphysique, de philosophie et de théosophie, Avicenne a voulu s'instruire de tout afin de pouvoir écrire sur tout.

Mais écrire n'était pas une fin en soi. Avant toute chose, Avicenne cherchait la vérité. À l'instar de Platon, il s'est rué sur la vérité « avec toute son âme ». Cependant, il importait fort à Avicenne que la vérité, une fois découverte, ne restât point captive des abstractions. Il n'était pas indifférent que le monde eût un sens ou qu'il n'en eût pas, que l'Artisan de l'univers existât ou n'existât point, que l'âme disparût avec le corps ou qu'elle pût ressusciter. Il semblait que ce dussent être là des évidences premières pour une pensée musulmane, car l'édifice de l'existence est entièrement suspendu aux réponses que l'on donne à ces questions.

En terre musulmane, on a beaucoup reproché à Avicenne son « athéisme ». Il aurait semé, dit-on, le venin de l'impiété sur les plaies de la foi, putréfiant sa chair vive plus sûrement encore que la pensée païenne, précipitant ainsi les âmes dans les vertigineux abîmes de la perte. Dans son *Incohérence des philosophes*, al-Ghazâlî, l'un des ténors de l'orthodoxie musulmane, outrepassant ses prérogatives de théologien, n'a pas craint de l'excommunier. À l'en croire, Avicenne aurait répandu le poison de l'hérésie, foulé aux pieds les plus sacrés des dogmes et, tournant

PRÉFACE

en dérision rites et traditions, les aurait ravalés à des injonctions, des mythes et des fictions destinés à une masse incapable de s'élever à la hauteur de la démonstration scientifique. À leur tour, les théologiens chrétiens se sont émus de cette philosophie exotique, ferment de libre pensée qui infectait les esprits. L'étude d'Avicenne fut suspendue par la censure religieuse qui frappa en Chrétienté Aristote et ses sectateurs, en 1210 et en 1215.

Ce fait récurrent dans l'histoire de la pensée réveille les souvenirs d'âges de ténèbres qui glacent les cœurs. Socrate, Protagoras, Averroès, Galilée, Vanini, Giordano Bruno furent harcelés, inquiétés, tourmentés et condamnés. À l'instar d'Aristote, qui dut fuir Athènes afin de ne point payer tribut à la persécution, Avicenne erra de contrée en contrée, ne devant son salut qu'à sa qualité de brillant praticien.

Avicenne croit au Dieu de l'islam et des Écritures, qui possède, au sens suprême, la transcendance et l'unicité. Un Dieu providence, Bien pur, qui, bien qu'inconcevable à l'intelligence, se déclare plus proche de l'homme que sa « veine jugulaire⁶ ». La seule finalité digne de l'homme est de graviter vers Dieu en s'en rapprochant par la connaissance, qui est, aux yeux d'Avicenne, une forme de prière, au temps où zélotes et sicaires soufflaient, une à une, les chandelles de la raison. Il n'entra jamais dans les vues d'Avicenne de ruiner le dogme ineffable de l'unicité et de la transcendance divines. Nourri dès sa plus tendre enfance au lait de l'islam, il n'a ni voulu ni pu s'en dépouiller, considérant sa religion comme l'une des révélations qui ont inondé l'Orient de sa lumière. Son intelligence et son cœur, pétris par la culture musulmane et ses schèmes, en prenaient spontanément les formes.

Mais ce que ses détracteurs, prenant la paille des mots pour le grain des choses, ne comprirent pas, c'est qu'il lui avait fallu assumer la lumière naturelle, issue du même foyer divin que la révélation, quelque différents que fussent son aspect et son office. Nul autre penseur n'a été plus apte à relever la raison suppliciée par les blâmes des juriconsultes et humiliée par leurs objurgations, mais nul autre spirituel n'appartint au même titre à ces natures contemplatives à qui furent données des ailes. Ainsi, en récipiendaire de l'illumination mystique, l'auteur du *Shifâ'* put s'élever aux régions les plus sublimes.

Des siècles durant, on ne cessa de dénigrer les conceptions philosophiques d'Avicenne. Sa théorie de la Création, ses thèses de l'essence et de l'existence reçurent le pavé de l'ours. Averroès, qui n'a pas pénétré la profondeur de l'avicennisme, n'y a vu qu'une infidélité au pur péripatétisme dont il s'était promu le restaurateur. Ainsi, Avicenne reçut *post mortem* une copieuse ration d'anathèmes de la part de docteurs de la loi dont le juridisme secrète, avec une remarquable constance, des *fatwas* qui figent la réflexion dans la répétition. Ainsi, on a fait croire au peuple qu'Avicenne était un doctrinaire de l'athéisme, l'excommunication prononcée par al-Ghazâlî n'étant que l'acmé d'une campagne de calomnies qui ne déshonore que ses artisans. Le mot de « panthéisme », qui résonne comme un impardonnable blasphème, fut prononcé. On fit d'Avicenne le parangon du paganisme, le porte-voix de l'apostasie et de l'incrédulité. On vit en lui le promoteur de la confusion du Créateur et de la Création, la cheville ouvrière de la naturalisation de Dieu et le promoteur de la conception qui, agrégeant Dieu au monde, les fondait en une substance unique.

À considérer sereinement les choses, il n'y avait en réalité rien dans Avicenne qui fût blasphématoire. Si les théologiens de l'islam ont tant insisté sur l'aspect transcendant du Seigneur et sur sa toute-puissance en même temps que sur son omniscience, il ne faudrait pas en conclure pour autant que de tels attributs réduisent la raison humaine à l'impuissance, tout juste bonne à obtempérer aux sommations de jurisconsultes autoproclamés interprètes fidèles de la volonté divine. Cette vision, dont certains orientalistes accusent le trait, est propre à la version que se font les docteurs de la loi des textes canoniques. Ces derniers croyaient triompher lorsqu'ils prétendaient démontrer qu'Avicenne substituait à l'exposé coranique de la Création un récit païen. Les conceptions d'Avicenne semblaient impliquer la nécessité de la Création, soumettant ainsi Dieu à une puissance qui Lui imposerait ses volontés. C'était courir au-devant du péché suprême en islam – celui d'associer à Dieu d'autres divinités –, et bien plus encore, car c'était inférioriser Dieu. Dans la théorie d'Avicenne, les théologiens ne reconnaissaient pas le Dieu et la Création tels que le Coran les décrivait. Avicenne semblait justifier tous les blâmes, voire en sanctifier les rigueurs.

Mais que de qui-proquos ! Les docteurs de la loi et autres jurisconsultes ne connaissaient rien à la philosophie et n'en maîtrisaient pas les concepts, se gaussant même de l'esprit dans lequel les philosophes conduisaient leurs recherches. Mais en vertu de quelle autorité pouvait-on interdire à Avicenne de parler de la nécessité de la Création comme d'une effusion qui procède de l'Être nécessaire en vertu de son insigne générosité ? Aucun texte du Coran, à notre connaissance, n'interdit d'identifier l'Ange de la révélation à l'Intellect agent d'Aristote. Ce ne serait une hérésie que

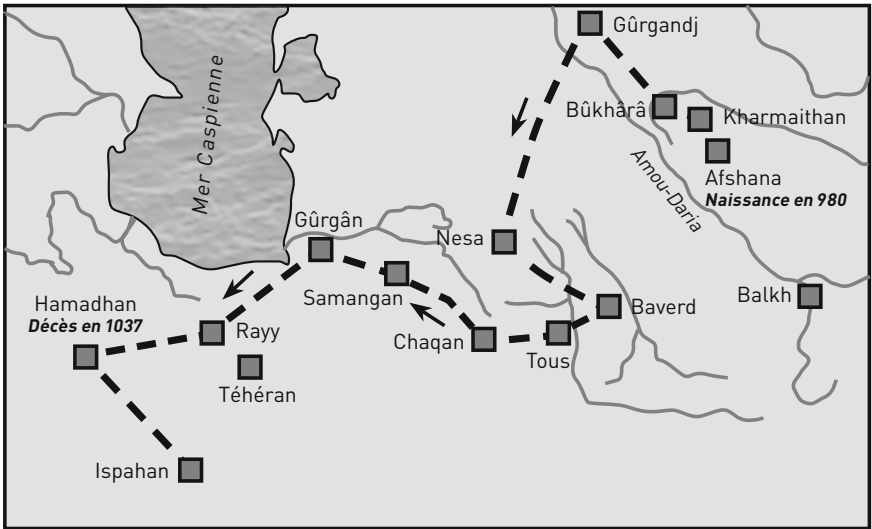
si, d'une part, versets et sourates étaient uniformément univoques, et que, de l'autre, l'islam s'était donné des conciles et des synodes pour définir la teneur d'une ferme orthodoxie et soumettre les croyants, corps et âme, à son joug. Rien de tel n'existant en islam, la liberté de raisonner devrait être donc plus ample qu'ailleurs. Comme le rappelait Averroès, il ne saurait y avoir d'unanimité, ni même de consensus, dans les questions spéculatives.

Contrairement à Aristote, à Averroès et à tant d'autres, Avicenne n'a jamais été un philosophe de cabinet, captif d'une tour d'ivoire. Lorsque la proposition lui en a été faite par son ami al-Bîrûnî⁷, il l'a déclinée avec horreur. Il fut un penseur engagé dans son siècle, un homme d'État, non une éminence grise ou un simple conseiller du prince comme le furent Aristote ou Diderot. Il exerça des responsabilités diplomatiques et, voulant à son tour inscrire dans les faits les idées politiques de son maître Abû Nasr al-Fârâbî⁸, il essaya maints déboires.

Avicenne fut un penseur qui fit droit jusqu'au bout aux principes de la raison. En ce sens, il fut et reste un rationaliste, mais un rationaliste doublé d'un homme d'action, attentif aux réalités singulières, animé d'un pragmatisme que l'on cherche vainement chez ses contributeurs.

I

NAISSANCE D'UNE VOCATION



L'ITINÉRANCE D'AVICENNE

Bûkhârâ, la noble

Des rues étroites et poussiéreuses, garnies de part et d'autre de boutiques et d'échoppes, de ternes maisons en terre grise qui se jouxtent dans un apparent désordre, logis sans fenêtres au toit uniformément plat, des Boukhares vaquant à leurs affaires à pas prestes, des garçons absorbés par leurs jeux dans la pénombre qui les garde des ardeurs du soleil, d'humbles derviches engoncés dans de grossières robes de bure, fendant la foule et poursuivant leur chemin, abîmés dans leurs pensées, un chamelier enturbanné de noir, dressé sur sa selle et retenant à grand peine sa monture qui trépigne ; des ânes, des mulets chargés de marchandises cheminant péniblement sur les voies, au milieu d'obstacles divers, des femmes, entièrement voilées, bravant la canicule, arpentant les ruelles et, sous les arcades du grand bazar, des artisans munis d'un stilet à la pointe fine couvrant d'admirables arabesques, qui des théières, qui des aiguères : telle fut, si nous en croyons les chroniqueurs et les historiens, la Bûkhârâ où Avicenne a vécu sa prime jeunesse, à la fin du X^e siècle. Nulle part ailleurs que parmi cette foule bigarrée se pressant devant les magasins de Bûkhârâ, on ne pouvait rencontrer autant de races et de

types humains différents : Tadjiks, Hindous, Afghans, Tatars, Turcomans, Arabes, Juifs et Persans se coudoyaient, causant ou commerçant dans une belle cacophonie d'interpellations, de répliques et de jurons.

Une grande oasis, proche de la rive gauche du Zarafshan ¹, entourée de jardins et d'arbres, telle se montrait Bûkhârâ aux yeux du visiteur qui, de loin, apercevait les dômes des palais, les minarets des mosquées s'élevant au milieu de la ville et le rempart crénelé qui la protège. Le site est plein d'agréments. Aux Boukhares, il renvoie l'image du paradis tel qu'il est peint dans les versets coraniques. L'œil du voyageur est charmé par la profusion des fleurs – roses, giroflées, iris bleus – et par les arbres fruitiers – poiriers, pruniers, abricotiers, pommiers qui fleurissent au printemps. Mais la patrie d'Avicenne est aussi un pays de chasse : gerbilles, renards et fouines sont les proies de prédilection des chasseurs, qui les prennent au piège de leurs lacets.

L'aridité des steppes rend plus sensible la fécondité de la ville. Les ardeurs des déserts se dissipent dès qu'on pénètre dans Bûkhârâ. Au printemps, les nombreux vergers de la ville présentent le plus enchanteur des spectacles. Le vert des poiriers et des pommiers se mêlant au rouge incarnat des fruits des cerisiers procure à l'œil plaisir et délectation. Des images de richesse et de sérénité, dues à la sage administration des Samanides, bercèrent l'enfance d'Avicenne, et la lumière orientale égaya ses premières années.

Bûkhârâ, oasis surgie au milieu des territoires nus et arides, forme un vrai contraste avec les déserts qui la cernent de toutes parts. Et ce contraste met en évidence l'un des traits saillants du caractère d'un Avicenne. Si, chez le Boukhare, la prolixité relève de l'inélegance, la réserve est

une prudence, la méfiance un viatique, et la dissimulation est presque hissée à la dignité d'une vertu.

Bûkhârâ était une ville de tout premier ordre, non un municpe de rang subalterne. Par un surprenant paradoxe, son éloignement des grands centres de l'Islam, comme Bagdad ou Damas, lui conférait une importance considérable. Seules Samarcande ou Nishapûr pouvaient rivaliser avec la ville natale d'Avicenne. Sa position géographique, la nature de son sol, son climat, le savoir-faire de ses habitants créaient les conditions les plus favorables à l'essor du commerce. Si l'on y joint l'appât du gain et le génie mercantile des Boukhares, tout explique que cette cité soit devenue un centre commercial de premier ordre. Bûkhârâ où le négoce était libre, sans entraves. Toutes sortes de produits et de marchandises s'y échangeaient : les fruits de la terre, les ouvrages de l'art, le cuir, les textiles, surtout la soie. Bûkhârâ était alors l'emporium où tous venaient, de près ou de loin, s'approvisionner, un bazar où les artisans redoublaient d'ingéniosité pour attirer le chaland. En compagnie de ses camarades de jeux, le jeune Avicenne contemplait avec émerveillement les caravanes, les convois chargés d'*impedimenta* qui pénétraient dans la ville. Véritable carrefour, Bûkhârâ, à son âge d'or, avait de nombreux caravansérails. Au XIX^e siècle, on en comptait encore une vingtaine, preuve qu'il y en avait sûrement davantage dix siècles plus tôt.

En pénétrant dans la cité, le voyageur ne pouvait manquer de tomber sur l'Arg, la citadelle bâtie sur un promontoire entouré d'une enceinte crénelée dont la porte était surmontée de deux tours imposantes faites de briques ornées de tuiles vertes et vernissées. Elle comptait deux portes, dont l'une était orientée à l'occident et l'autre à l'orient.

La citadelle a de tout temps été la résidence des souverains, des émirs ou des officiers de la haute caste militaire. À l'entrée, une pente très raide menait au palais de l'Émir, où se trouvaient abrités le trésor, un oratoire, le réservoir d'eau, qui servait aussi de prison, ainsi que le *kana-khaneh* (« maison des poux de mouton »), où l'on avait coutume de jeter les criminels vivants, afin qu'ils y fussent la proie de la vermine et des tiques, recevant ainsi le juste salaire de leurs forfaits. À l'intérieur de la citadelle, on avait élevé une mosquée, construite sur les ruines d'un temple païen, qui datait déjà de deux siècles lorsque Avicenne y pria.





Une place pittoresque est le bazar, le fameux Régistan², où certains jours l'ambiance est à la foire d'empoigne. Sise au pied de la citadelle, celle-ci est entourée de superbes oratoires et de médersas. La partie occidentale de la place, plus élevée que le reste – où se rassemblent les badauds, les promeneurs –, comporte un large bassin entouré d'arbres derrière lesquels on trouve toutes sortes de commerces, barbiers et maisons de thé. Les Boukhares ont développé un art de la conversation tout à fait remarquable que l'Antiquité ne remet pas en doute. Ce sont des discussions, des conciliabules, des commérages qui durent des heures sous les arcades voûtées, où les produits exotiques sont artistement exposés sous l'œil vigilant des marchands. Certains forment des cercles autour des bateleurs qui les amusent et les divertissent, alors que d'autres préfèrent écouter les conteurs qui les égayent par leurs facéties et les captivent par leurs récits. Des derviches aux cheveux en broussailles et au bonnet rouge brodé en soie de couleur proposent fables, paraboles et autres chroniques édifiantes à un auditoire attentif. L'autre partie de la place est plutôt réservée aux bouchers, aux pelissiers, à divers petits arti-

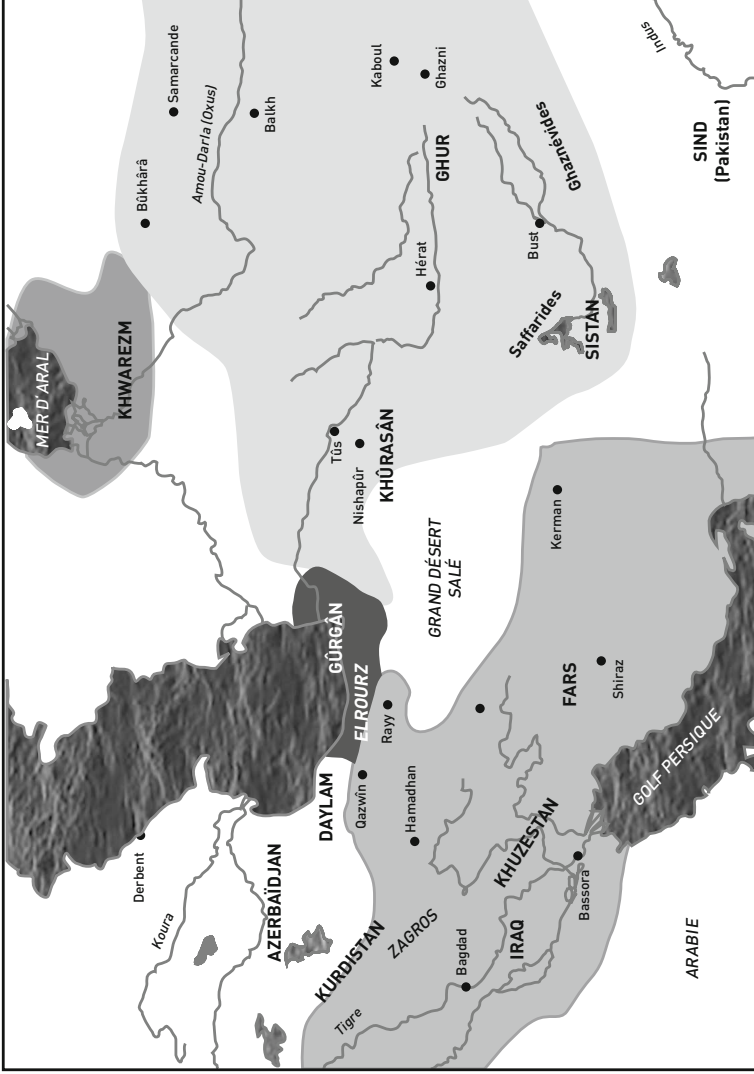
sanats. C'est le poumon commercial de la ville, et, de l'aube jusqu'à la dernière prière du soir, la place est prise d'assaut par la foule.

Mais Bûkhârâ ne saurait être réduite à sa seule dimension commerciale. Elle fut longtemps un foyer d'études, de science et de savoir. À l'époque la plus brillante de son histoire, celle d'Avicenne, les Samanides, dynastie qui régnait depuis quelque soixante-quinze ans alors, en avaient rehaussé le prestige. Les médersas de Bûkhârâ, aux façades émaillées de dessins géométriques et de belles arabesques, regorgeaient d'étudiants venus de toute l'Asie pour y suivre des enseignements dont la qualité ne le cédait pas même à la prestigieuse Bagdad, disait-on. Jurisprudence, théologie, médecine, astrologie et astronomie avaient la faveur du public et du prince. Les sciences spéculatives, philosophie et logique, cédaient le pas au droit et à la théologie canonique. Si l'utilité de la casuistique sautait aux yeux, celle de la logique et de la philosophie était moins évidente. Cependant, la Bûkhârâ qui vit la jeunesse d'Avicenne faisait bon accueil aux « sciences exotiques ». Ses savants avaient beaucoup moins d'œillères qu'ailleurs, et ils avaient pour la noblesse du savoir respect et gratitude.

Oui, Bûkhârâ avait un passé de ville de lumière...

L'Orient musulman (X^e - XI^e siècle)

-  État Samanide et ses dépendances
-  État bouyide
-  Khwarezmshahs
-  État Ziyaride



La famille d'un enfant prodige

C'est dans cette cité fameuse de Bûkhârâ, acquise depuis longtemps à la loi de l'Islam, à ses rites et à ses mœurs que les parents d'Avicenne avaient choisi de se transporter. Abdallah, le père d'Avicenne, appartenait à ce collège de notables et de scribes, consciencieux serviteurs de l'État qui se reconnaissent à l'amour de la culture, à la distinction du caractère, à la délicatesse des manières et à l'élégance de l'expression. Persuadés que nulle dissension ne campait en irréductibles adversaires la foi de l'Islam et les sciences profanes, ils s'étaient faits les avocats d'une philosophie qui avait détrôné le fétichisme de la superstition. Ils n'avaient rien de commun avec la caste des docteurs de la loi. Rien ne leur était plus haïssable que ces ombrageux jurisconsultes qui, se mêlant de soumettre les consciences à leurs oukases, n'avaient de cesse de vouloir enserrer l'esprit dans les bornes d'une loi réduite à des injonctions arbitraires. Le zèle d'Abdallah pour les sciences « allogènes » en est une suffisante attestation. C'est son fils qui nous l'assure : en famille, Abdallah discutait de « philosophie, de géométrie et de calcul indien ».

Préfet de Kharmaitan dans la région de Bûkhârâ, chargé de la collecte des impôts, le père d'Avicenne avait toute

la confiance de l'émir. Il lui incombait de surcroît de surveiller la région, de veiller au maintien de la sûreté dans les bourgs et sur les routes. Qu'il ait été originaire de Balkh, patrie d'origine des émirs samanides, n'était pas étranger à sa nomination. Les pouvoirs d'Abdallah étaient réels, fondés sur la légitimité du souverain samanide et revêtus d'une certaine solennité. Le père d'Avicenne menait un train de vie conforme à la dignité de sa fonction, entretenant toute une domesticité. Avicenne et son frère cadet, Mahmûd, avaient des nourrices, et leur mère, Setareh, avait à sa disposition des servantes qui veillaient à l'entretien du domicile.

Conformément aux traditions de l'époque, Abdallah régnait sur sa famille en patriarche, veillant à inculquer à ses enfants les préceptes de la morale musulmane la plus stricte. Un homme comme Abdallah devait, suivant la coutume, posséder des concubines et même d'autres épouses. Rien ne dit que le frère d'Avicenne, Mahmûd, ne fût pas né d'un autre lit, ni qu'Abdallah n'eût engendré d'autres enfants. Mais Avicenne n'en souffle mot. C'était ainsi dans tout le monde musulman, et nul ne trouvait à y redire – bien au contraire : on eût jugé étrange qu'Abdallah se fût contenté d'une seule épouse ! Il fallait donc, que l'on eût du goût pour la polygamie ou que l'on n'en eût point, déférer à cette coutume solidement établie, d'autant que le père d'Avicenne avait les ressources nécessaires pour entretenir un gynécée. Dans la condition d'Abdallah, disposer d'un harem, c'était manifester sa puissance, en imposer à ses pairs ; son prestige social s'en trouvait rehaussé. Et encore ne parlons-nous là que d'unions consacrées par les rites du mariage ; ne perdons pas de vue que les hommes se permettaient des privautés ancillaires. Les esclaves que

l'on achetait sur les marchés joignaient souvent les beautés du corps aux charmes de l'esprit. Être choisie comme concubine par le maître, c'était l'occasion d'accéder à l'état d'*Umm Walad*¹ et, ayant accouché d'un garçon, de devenir une femme légitime. Il n'importait nullement à l'épouse d'être l'unique dépositaire de l'affection de son mari – elle eût jugé une telle prétention exorbitante –, la possession exclusive de l'époux n'avait aucune espèce d'importance ; ce qui comptait, c'était d'accéder au rang de favorite, de première épouse.

Abdallah était donc né à Balkh², qui avait été sous Alexandre le Grand une cité prospère. Elle abritait un temple bouddhiste réputé, le Now-Bahr, à la destinée duquel présidait un nommé Barmak. Ce dernier est l'ancêtre des Barmécides, famille de fonctionnaires éminents qui rendront ce nom célèbre, au VIII^e siècle, sous le califat de Harûn al-Rashîd³. Conquise par les Arabes et surnommée par eux « la mère des villes », Balkh fut un centre brillant de culture islamique dont elle serait, avant Nishapûr, la capitale. Au temps où Abdallah y naquit, elle était un carrefour par où transitait le commerce de l'Inde, de la Chine, du Turkestan et de l'Iran. Elle abritait une population cosmopolite : des Chinois, des Perses, des Indiens, des Arabes, des Turkmènes y résidaient. Des adeptes de confessions différentes coexistaient : des bouddhistes, mais aussi des chrétiens nestoriens, des zoroastriens et, bien entendu, des musulmans. De Balkh, Abdallah s'était transporté à Bûkhârâ sous le règne de l'émir Nûh Ibn Mansûr qu'il servit notamment dans un site des plus importants de la région, nommé Kharmaithan.

Aujourd'hui, Persans, Turcs et Arabes prétendent tous qu'Avicenne est issu de leur sang. C'est la rançon de la

gloire. Se serait-on disputé l'appartenance d'Avicenne à telle ou telle communauté si son nom n'avait pas partout retenti ? Le père d'Avicenne était-il arabe, turc ou persan, ou avait-il des ascendants chinois ? Commençons par écarter cette dernière hypothèse, hautement improbable. Elle ne repose en effet sur aucune information sérieuse, si ce n'est que la région de Balkh a pu être, un temps, sous domination chinoise. Dans la mesure où la plupart des habitants de la Transoxiane étaient persans d'origine, il serait tout à fait étonnant que le père d'Avicenne ne le fût point. Un indice tend à confirmer qu'Avicenne était bien persan et non turc : c'est qu'on ne le voit jamais séjourner dans une cour ou un émirat turc ni en être le protégé. Son existence durant, le fait est attesté, il a refusé de servir les sultans turkmènes. Toute sa carrière se déroula dans un monde persanophone et arabophone. Jamais il ne ressentit le besoin de se rendre à Bagdad, quelque prestige qu'elle eût, à la différence d'al-Ghazâlî⁴. On sait qu'il évita comme la peste la cour du turkmène Mahmûd le Ghaznévide. Celui-ci n'eut de cesse de l'y convier – en vain. La mère d'Avicenne était de pure souche persane, comme l'indique expressément son prénom, Setareh, dont le sens est Étoile. Elle était originaire du bourg d'Afshana, tout proche de Kharmaithan, où travaillait son futur époux. À l'époque, les mariages sont une affaire trop importante pour ne pas être conclus dans la parentèle ou la tribu et, de surcroît, entre familles de rang et de dignité égaux. La confession, elle aussi, était souvent commune. Aussi Abdallah et Setareh se marièrent-ils sous la loi de l'islam.

Abdallah était musulman, certes, mais quel musulman était-il ? À quelle secte musulmane avait-il fait allégeance ? Son fils nous le dit clairement : « Mon père était de ceux qui

avaient répondu à la propagande menée par les Égyptiens⁵. Il comptait parmi les sectateurs de l'ismaélisme. »

Cette doctrine est un rameau dissident du chiisme. Selon Ismaël⁶, en effet, onze imams devaient succéder au prophète Mûhammad avant que le douzième ne vienne remplir la terre de justice et de bonté après qu'elle aura été « ravagée par l'injustice et le mal ». Mais l'hérésie ismaélienne, qui avait trouvé asile, sur les rives du Nil, auprès des Fatimides du Caire, s'était séparée sur ce point précis de l'orthodoxie chiite. Elle restreignait la légitimité de l'imamat à sept pontifes. Elle partageait néanmoins un certain nombre d'exigences avec le chiisme traditionnel, notamment la lecture allégorique des sourates coraniques. Si l'on peut borner la masse des fidèles à une approche littérale du Coran, tel n'était pas le cas des savants, dont la mission est d'en découvrir les sens latents. Mais cette interprétation, ne correspondant pas à la lettre du texte révélé, pouvait heurter les croyances ; aussi fallait-il ne la dévoiler qu'aux initiés.

Abdallah était une prise de choix pour la secte. Le poste qu'il occupait au sein de l'État samanide facilitait l'infiltration de la doctrine de la secte dans les rouages de l'administration. Chaque nouveau converti devait s'employer à communiquer le message de cette société secrète d'abord à ses proches, à ses voisins, à ses relations de travail. « Mon père avait prêté l'oreille aux discours des Égyptiens sur l'âme et sur la raison selon la conception qu'ils s'en faisaient. Mon frère pareillement. Et moi, je les entendais et je comprenais ce qu'ils disaient, mais mon âme le repoussait et ils commencèrent à me convier à rejoindre ce parti. »

À la différence de son géniteur, le jeune Avicenne était donc plus que réservé sur les principes et les préceptes de la secte ismaélienne.

Un haut fonctionnaire, comme Abdallah l'était, savait ce qui pouvait lui en coûter, quel châtement il encourait si, d'aventure, il était découvert ou dénoncé. Les ismaéliens ne visaient en effet rien de moins qu'à détruire le pouvoir samanide et installer en lieu et place un État de leur obédience, à l'instar de l'Égypte. Il est impossible de dire, en l'absence de documents authentiques, quels furent les véritables motifs qui poussèrent Abdallah à rallier les ismaéliens, mais, étant donné son rang, il dut fonder son engagement sur de fortes raisons. Plus qu'aucun autre sans doute, Abdallah était persuadé que la fin du X^e siècle verrait le terme du règne des Samanides. Cette dynastie était en mauvaise posture, quoique ses émirs n'eussent point démerité. Les chances de la coterie ismaélienne de renverser l'ordre établi étaient réelles. Abdallah devait, par surcroît, se dire qu'il valait mieux aider les chiïtes ismaéliens à s'emparer du pouvoir au détriment des Turcs, qu'il tenait pour des usurpateurs. Il songeait aussi à sa carrière. Si ses amis ismaéliens réalisaient leurs objectifs, il avait bon espoir d'être gratifié de dignités nouvelles ; de tels calculs dictés par l'ambition ne sont pas à exclure. Au grand dam d'Abdallah, la dynastie samanide s'écroulera bel et bien, mais au profit des Turcs, qui donneront le coup de grâce à l'État qu'il devait en principe servir.

En adepte convaincu, Abdallah avait déjà entraîné dans cette voie son deuxième fils, Mahmûd, mais avait-il persuadé sa femme du bien-fondé de l'apostolat ismaélien ? Si Avicenne, dans son *Autobiographie*⁷ dictée, évoque son père et son frère, il ne souffle mot de sa mère. Cette discrétion

doit-elle être mise au compte de la réticence orientale ? Les musulmans sont en général fort rétifs à parler d'eux-mêmes, à se confier. Il n'existe pas en Islam de culture de la confession qui maintient l'humanité dans l'état de culpabilité originelle. Fort peu d'auteurs musulmans ont parlé d'eux-mêmes, presque tous considèrent que le moi est haïssable. Lorsqu'ils s'aventurent sur ces sentiers, ce n'est jamais pour faire des confidences sur leur vie intime, dévoiler les secrets de leur privauté, mais c'est toujours pour évoquer les étapes de leur parcours intellectuel. Avicenne ne fait pas exception à la règle, et qu'il fût persan ne change rien à l'affaire.

Rien mieux que cette discrétion ne saurait attester plus clairement le rôle fondamental des mères dans les sociétés musulmanes. Une tradition, bien ancrée, empêche en effet les femmes de se distinguer ; cependant, l'influence qu'elles exercent sur les hommes, et plus encore sur leurs enfants, est plus profonde qu'il n'y paraît, bien qu'elle soit imperceptible à des regards superficiels.

Setareh fut-elle gagnée aux thèses ismaéliennes de son époux ? On l'ignore ; rien ne permet de l'affirmer ou de le contester. Les femmes d'alors épousaient en général les convictions de leur mari, non en raison de leur vérité intrinsèque, mais par amour et par fidélité. Certains romanciers ont imaginé une souche juive à la mère d'Avicenne. Si le fait dans l'absolu reste possible, aucun élément tangible n'autorise le biographe d'Avicenne à conclure en ce sens. Tout ce que nous savons, c'est que Setareh était originaire du bourg d'Afshana, qu'Abdallah l'y a rencontrée dans des circonstances conformes à la tradition, mais que le fils, qu'il en ait eu connaissance ou non, n'a pas jugé bon de transmettre les détails à la postérité.

Comment Abdallah et Setareh se sont-ils rencontrés ? Sans aucun doute, selon les us et coutumes qui avaient force de loi et auxquels nul ne pouvait déroger sans s'exclure de la communauté. Dans cette région de la Transoxiane, Abdallah s'est, un jour, présenté, en compagnie de son père ou d'un membre de sa famille, devant le père de Setareh. Bien que tous aient eu connaissance de l'objet réel de la visite, la conversation roula d'abord sur des sujets anodins, tous les assistants prenant part à l'entretien, à l'exception du prétendant qui se tint sur la réserve. Après quoi, tous les invités prirent congé, sachant que le père de Setareh s'informerait *sine mora* de l'honorabilité du soupirant et de la réputation de sa famille. Une fois les renseignements pris, le père avait demandé un délai de quelques jours à l'issue desquels il promettait de donner sa réponse. Mais, avant de prendre ses résolutions, la loi religieuse lui prescrivait formellement de consulter sa fille. Cette consultation n'était pas une simple formalité : si sa fille s'y opposait, il ne pouvait passer outre à son refus. S'il le faisait, l'union pouvait être réputée illégitime.

Setareh connaissait-elle déjà son futur époux ? C'est possible. Dans ce cas, le consentement du père était aisément obtenu. Un certain délai était requis entre la cérémonie des fiançailles et la célébration du mariage. Pendant ce laps de temps, le futur époux était autorisé à fréquenter sa promise qui le recevait, si nous en croyons les sources, à demi voilée, la loi n'autorisant le dévoilement intégral qu'une fois le contrat de mariage conclu. On occupait ce temps à organiser les cérémonies, et les parents de la fiancée rassemblaient les éléments du trousseau pendant que les parents du promis se chargeaient de meubler la demeure des jeunes mariés de tout le nécessaire.

Comme Abdallah jouissait déjà d'une aisance certaine, la noce devait rassembler des centaines d'invités, comme c'était l'usage en pareil cas. Les dignitaires de l'État samanide donnaient à leurs noces tout l'éclat qui convenait à leur rang et à celui de leurs convives.

Au crépuscule du jour de la cérémonie, Abdallah, aux sons d'une musique joyeuse, entouré de sa parentèle, de ses amis, de ses pairs, escorté d'un nombre impressionnant d'invités et de voisins, se rendit donc à la demeure de ses futurs beaux-parents où le cadi devait solennellement unir les deux jeunes gens. Dans un salon, la fiancée, parée de tous ses atours, attendait dans une pièce que l'on voulût bien l'appeler, pendant que, dans le salon attenant, les invités, groupés par affinités, le rang ou l'âge, bavardaient à mi-voix en attendant que le muphti⁸ procède à la rédaction de l'acte de mariage. C'est au cours de cette cérémonie que l'on déférait à cette condition sans laquelle aucun mariage n'était légitime : le versement de la dot.

Lorsque le jurisconsulte arrivait, accompagné de deux témoins assermentés, il s'installait et commençait toujours par s'assurer du consentement de la future épouse. Par trois fois, la question fut posée à Setareh : voulait-elle épouser Abdallah, moyennant une dot de tel montant ; le voulait-elle de son plein gré et sans avoir subi de contrainte ? Setareh, ayant fait clairement savoir que tel était son désir et qu'une telle union ne lui était pas imposée, le docteur de la loi interrogea Abdallah qui confirma son propre consentement et le versement de la dot. Rien ne s'opposait dès lors à la signature du contrat. On récita ensuite une sourate du Coran consacrant l'alliance, et l'on bénit les époux. La cérémonie achevée, on lança à la volée des pièces d'argent et des bonbons. Des danseuses, des

musiciens firent leur apparition, accompagnant une interprète qui entonna des chants à la gloire et pour la joie des jeunes mariés. Tout le monde félicita les époux, leur souhaitant tout le bonheur possible et imaginable. Après quoi, les invités s'approchèrent des tables garnies de fleurs et d'aromates sur lesquelles étaient disposées des assiettes pleines de dragées, de fruits, de gâteaux de toutes sortes ; des coupes étaient remplies de boissons, de sorbets parfumés.

Puis la mariée fut conduite du domicile de ses parents, où elle avait vécu jusque-là, à la demeure de son mari. Au milieu des vivats et des gaies clameurs, Abdallah paraissait à cheval, toujours accompagné de ses amis et de ses proches parents, suivi de la mariée en litière portée par des mulets caparaçonnés. On traversa ainsi toute la ville, à la lueur des flambeaux, aux sons des instruments de musique et sous les regards attendris et émerveillés des enfants et des badauds⁹.

C'est par l'intermédiaire des membres de la famille de sa future femme qu'Abdallah eut à prendre langue avec Setareh. Il l'épousait sans l'aimer au sens où on l'entend d'ordinaire lorsqu'on se dispose à convoler en justes noces. L'âge et le rang social d'Abdallah exigeaient qu'il prît femme. Le mariage était un devoir auquel nul ne pouvait se soustraire. La passion n'était point nécessaire, il suffisait que la femme ou l'époux fût honorablement connu, que l'homme ou la femme réponde aux exigences du mariage. L'amour en Orient naît et se développe une fois le mariage célébré. Il se manifeste après que l'union a été scellée et il ne peut éclore que d'elle. Il se concrétise avec la naissance des enfants.

Quel âge avait Setareh lorsque Abdallah en fit sa femme ? Nous l'ignorons, et son fils ne nous le dit pas.

Non qu'il ait jugé le fait insignifiant, mais, si elle avait été très jeune, ce genre de choses était si répandu qu'il ne nécessitait aucun commentaire ; par ailleurs, le fait relevait de l'intimité. Les rapports d'une mère et d'un fils sont si profonds que ce serait déroger à la pudeur d'en parler. L'islam met les mères sur un piédestal. Ne répète-t-on pas que le « paradis se trouve sous les pas des mères¹⁰ » ? Quoi qu'il en soit, Setareh n'avait pas atteint les vingt ans lorsqu'elle connut Abdallah. Mais ce dernier était-il son premier mari ? Avicenne était-il son premier-né ? Il n'est pas impossible qu'elle ait été mariée avant Abdallah, tout comme ce dernier du reste, mais rien ne l'indique expressément. Que le fils de Setareh ne nous dise rien sur les occupations quotidiennes de sa mère ne doit pas nous étonner non plus. Dans presque toutes les civilisations, les mères ont eu un rôle effacé, et la grande histoire ne retient leur nom que lorsqu'elle ne peut faire autrement. C'est le cas des femmes du Prophète, d'al-Khayzûrâne, la mère du calife Harûn al-Rashîd, femme de caractère qui aurait, selon certains chroniqueurs, donné l'ordre d'assassiner son deuxième fils, al-Hâdî, calife de son état, car ce dernier voulait l'empêcher de se mêler des affaires de l'État.

Comme Abdallah était riche, Setareh disposait à demeure d'un harem, sorte de gynécée interdit aux hommes, à l'exception des membres de la proche famille. Setareh veillait à ce que les domestiques accomplissent à la perfection les tâches ménagères ; elle occupait ses journées en dévotions de toutes sortes, en visites aux proches, en longues conversations avec ses amies. Comme épouse d'un haut fonctionnaire, Setareh se voilait lorsqu'elle devait sortir ou devant tout étranger à la famille. Le voile

à l'époque était un signe de distinction. Seules les femmes de basse condition pouvaient se permettre de sortir « en cheveux ».

Lorsqu'elle épousa Abdallah, Setareh était déjà une femme instruite aux usages de sa contrée. Réservee, élevée en vue de pourvoir aux soins d'un ménage, elle s'acquittait consciencieusement de ses devoirs d'épouse. À supposer qu'elle ait embrassé l'ismaélisme, elle pouvait y montrer alors une foi de zélote qui se serait accordée à son tempérament de passionnée. La piété des femmes orientales est sujette à s'exacerber, tournant vite au fanatisme. Le spectacle était assez courant de ces exaltées dont l'ascèse mettait la vie en péril. Pourtant, Setareh avait appris à composer, à se plier aux rites de la dissimulation, et, dans son rôle de mère, elle était toute douceur. Elle donnera à Avicenne tant d'amour qu'il montrera dans toutes les circonstances de sa vie une force de caractère et une résistance à l'adversité exceptionnelles. Les premières années du jeune Avicenne, les plus décisives pour l'éveil et la stabilité de sa personnalité, ont déterminé à jamais la suite de sa carrière. Il n'est pas d'éveil qui ne repose sur la sécurité affective, et pas davantage de stabilité. Avicenne, grâce au don d'affection de sa mère, en eut à profusion.

Mais le futur penseur d'exception fut aussi un homme dont la noblesse de caractère et la droiture morale sont l'objet de légendes qui ont cheminé jusqu'à nous. Celle-ci, par exemple : un jour que Setareh donnait son bain à l'enfant, une de ses bagues glissa de son doigt et tomba dans la bassine. Peu après, s'étant aperçue de la disparition de la bague, Setareh s'emporta contre une de ses domestiques

LA FAMILLE D'UN ENFANT PRODIGE

qu'elle accusa de l'avoir dérobée. Le petit Avicenne, voulant réparer cette injustice, s'écria : « Mère, demande pardon à la servante, elle n'a pas volé ta bague. » Tels auraient été ses premiers mots. *Se non è vero è ben trovato.*

